Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 31

Artikel: Récompense honnête
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198281

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-huitième année. N° 31. Samedi 4 août 1900

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse :** 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames :** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

M. et Mme Patet, à l'Eggishorn.

M. et Mme Patet, épiciers, à Lausanne, faisaient chaque été un voyage d'agrément. « Nous pouvons bien nous accorder ça, disait Mme Patet à ses voisines, puisque nous n'avons point d'enfants et que nos moyens nous le permettent ». Le fait est que leurs affaires allaient on ne peut mieux. Il y a deux ans, ils avaient fait un séjour d'une quinzaine en Bretagne, au bord de la mer. Venise avait eu, l'année dernière, l'honneur de les recevoir. Où iraient-ils cet été ? A l'Exposition ? Non. Des expositions universelles, ils en avaient vu déjà deux et ils connaissaient Paris aussi bien que la rue de Bourg ou que la place de la Riponne.

— Si nous poussions une petite pointe en Norvège ! avait suggéré l'épicière. On va beaucoup en Norvège maintenant. C'est de bon ton. Les Aunard y ont passé tout un mois, et pourtant ils ne peuvent pas se vanter que leur commerce de draps marche comme notre épicerie.

— La Norvège ! Hum ! c'est bien loin, ce pays-là ; et puis, nous ne parlons le norvégien ni l'un ni l'autre, nous nous ferions écorcher par les hôteliers. Cherchons autre chose, ma chère amie.

Ils cherchaient depuis huit jours sans trouver rien à leur goût, lorsque M. Patet, qui servait un demi-kilo de pruneaux à un alpiniste partant pour la montagne, se frappa le front, ce qui lui fit oublier le professionnel coup de pouce au plateau de la balance : « J'ai notre affaire ! se dit-il. Et, courant à la caisse, où trônait sa femme, il répéta : « J'ai notre affaire ! »

— Quelle affaire ? interrogea Mme Patet du regard.

Avant de répondre, l'épicier attendit que le dernier client se fut éloigné.

— Tu as vu ce jeune Monsieur qui a acheté des pruneaux ; il part ce soir pour la montagne ; il va escalader les Diablerets, le Grand-Muveran et toutes les Dents-du-Midi. Nous allons l'imiter et nous rendre aussi dans les Hautes-Alpes ?

— Mais, mon ami, nous ne sommes jamais allés à la montagne ; est-il bien prudent de nous y risquer, à notre âge ?

— J'ai quarante-six ans ; toi, quarante...

— Pardon, trente-neuf...

— Trente-neuf, soit... Pourquoi ne pourrions-nous pas faire ce que font des octogénaires ? car je connais des octogénaires qui gravissent encore des pics.

— Je ne nous vois pas sur les pics. Crois-tu que ce soit bien là notre place ?

— Ma chère, des négociants honorables sont à leur place partout.

— Il nous faudra des costumes d'alpinistes, des chaussures à triple semelles, des piolets, que sais-je encore !

— Nous aurons tout cela, mon amie, et tu verras que nous ferons aussi bonne figure sur les sommets qu'ailleurs... Les plaisirs de la montagne sont au-dessus de tout ce qu'on peut rêver, disent les ascensionnistes. N'est-il pas juste que nous en jouissions à notre tour ? Je me demande même comment il se fait que nous n'y ayons pas encore songé.

Mme Patet ayant finalement acquiescé à l'idée de son mari, elle s'occupa, avec le soin qu'elle mettait à toute chose, des préparatifs de ce voyage alpestre, choisit pour les vêtements des étoffes solides, mais de bon goût, et fit la revue des gilets de flanelle de M. Patet.

Restait à établir un itinéraire. Ce soin incombait à M. Patet. Il avait écarté d'emblée les Alpes vaudoises, prétextant que les récits d'ascensions qu'il en lisait toutes les années lui gâtaient le plaisir de les explorer. Ce qu'il lui fallait, c'était une montagne où les touristes ne vont pas en bande tous les dimanches. Un moment, il avait pensé au Mont-Blanc ; mais ce n'avait été qu'un soupçon de projet, bien vite dissipé à l'idée des fatigues à endurer et des dangers à courir.

— Pourquoi, lui avait demandé un de ses amis, membre du Club alpin, pourquoi n'iriez-vous pas à l'Eggishorn ?

— Où est-ce que ça perche, cette montagne-là ?

— Dans le Haut-Valais, à six lieues de Brigue, entre le Rhône et le grand glacier d'Aletsch. Altitude, 3000 mètres environ.

Et l'ami de l'épicier de faire une description enthousiaste de ce sommet, qui est au reste un des plus beaux belvédères des Alpes.

Lorsqu'il sut qu'un hôtel confortable se trouvait à une heure et demie de grimpée de la cime, M. Patet n'hésita plus : il irait à l'Eggishorn. Le soir même, il lut dans les journaux qu'une société lausannoise, la Gymnastique d'hommes, y avait vaillamment hissé son drapeau. Ça le décida tout à fait.

— Rosine, dit-il à sa femme, Lausanne saura dans huit jours que M. et Mme Patet ont gravi à leur tour cette montagne altière ; cela fera à notre magasin une réclame dont il n'a nul besoin, mais qui n'est tout de même pas à dédaigner.

Le lendemain, les Patet arrivaient à Sion, qu'ils avaient choisie pour leur première étape. Le bâton ferré à la main, ils firent, en guise d'entraînement, l'ascension des collines de Tourbillon et de Valère. Ils s'arrêtèrent ensuite à Louèche, à Brigue, à Viesch, au pied même de l'Eggishorn. Le cinquième jour, accompagnés d'un guide et d'un porteur, ils entreprirent non sans quelque émotion, la première partie de l'ascension, soit jusqu'à l'hôtel de la Jungfrau. C'est l'affaire de trois heures de marche. Ils en mirent le double, afin, comme disait M. Patet, de ne pas s'esquinter le tempérament.

L'hôtel, au moment où ils y arrivèrent, était noyé dans le brouillard et envahi par une nombreuse bande d'Anglais, ce qui leur rappela leur séjour à Londres, il y a une dizaine d'années.

Ils attendirent patiemment le retour du soleil, tout en prenant leurs dispositions pour la grimpée finale. Jusque-là, à part un peu de raideur dans les jarrets, ils n'éprouvaient aucune fatigue. M. Patet était très gai.

— Le moral des troupes est excellent, disait-il ; l'estomac ne s'est jamais mieux porté ; décidément, nous étions nés pour l'alpinisme !

Sa bonne humeur s'accrut encore lorsque, au bout de quarante-huit heures, les nues s'étant dissipées, le merveilleux panorama de la vallée du Rhône et des innombrables cimes qui la dominent s'offrit à ses yeux.

— Vois donc, Rosine, que c'est beau !

Dans sa joie, M. Patet régala de champagne le guide et le porteur, ce qui fit l'étonnement des Anglais.

Au matin, par le plus beau temps du monde, on se mit en route pour le sommet. Etait-ce la chaleur, l'air plus raréfié, ou bien le champagne de la veille ? mais les épiciers manquaient d'entrain. Sur ce sentier d'une lieue et demie, praticable presque jusqu'au bout aux mulets, M. et Mme Patet s'arrêtèrent plus de vingt fois pour souffler.

— Où diable est la cime ? grommelait le Lausannois, jamais nous n'y arrivons.

— Vous y voici, Monsieur et Madame, répondit le guide. Admirez maintenant la magnificence du paysage. A vos pieds, vous avez l'énorme glacier d'Aletsch, long de six lieues ; devant vous, les pics de l'Oberaarhorn, du Finsteraarhorn, du Wannenhorn, de l'Aletschhorn, du Drieckhorn, du... Mais ni M. Patet, ni sa femme n'écoutaient cette kyrielle de « horn » et ne suivaient les gestes du guide. Affaissés entre les blocs entassés sur l'étroit sommet, ils se souciaient bien maintenant des splendeurs du panorama ! Prise de vertige à la vue du glacier serpentant à cinq cents mètres au-dessous d'elle, Mme Patet poussait des cris d'effroi et tremblait de tous ses membres. A ses côtés, l'épicier, en proie à un violent mal de montagne, avait verdi et gémissait lamentablement.

— Ne vous découragez pas, Monsieur et Madame, cela vous passera, s'évertuait à leur dire le guide.

Il se trompait, le brave montagnard, cela ne passait pas.

— Au diable l'Eggishorn ! murmurait M. Patet entre deux hoquets. Sa femme criait qu'elle allait mourir si on ne l'emportait de là.

Au prix de mille efforts, le guide et son camarade redescendirent leurs pauvres touristes à l'hôtel. Là, leur malaise ne tarda pas à disparaître ; mais rien ne put les retenir à la montagne un jour de plus ; le soir même, ils étaient à Brigue...

Quand leurs amis de Lausanne les questionnent sur la montagne, M. et Mme Patet répondent sèchement :

— Le montagne, c'est beau et « pouet ».

V. F.

Récompense honnête.

M. Boly, bijoutier, venait de toucher dix billets de mille francs au Crédit Lyonnais, argent qu'il destinait au paiement d'une maison de campagne qu'il venait de choisir à Nogent-sur-Marne ; le marché était conclu, il n'y avait plus qu'à payer.

M. Boly se retirait des affaires après fortune faite; il avait cédé son fonds, il allait planter ses choux, habiter la campagne, ce qui, comme chacun sait, est le rêve de tous les commerçants de la bonne ville de Paris.

Quand il eut encaissé son argent, M. Boly plaça les billets dans son portefeuille, mit le portefeuille dans la poche de son pardessus et, tranquilisé, il n'y pensa plus. Il rencontra des amis, leur offrit des consommations, parla de sa maison de campagne, étala sa joie de propriétaire; lorsqu'il se décida à rentrer chez lui, il était sept heures du soir.

Il palpa sa poche pour s'assurer que son portefeuille y était toujours; à sa grande suprise, il constata qu'il avait disparu. Une sueur froide inonda son visage.

Il retourna sur ses pas, explora le trottoir, revint au café, interrogea les garçons, personne n'avait rien vu.

Il regagna son logis en proie à une émotion facile à comprendre.

Mme Boly était furieuse; elle attendait depuis deux heures; son dîner était brûlé; elle déversait sa mauvaise humeur sur la bonne, une gentille brunette qui, pour toute réponse, haussait les épaules.

— D'où viens-tu pour rentrer si tard? demanda Mme Boly sur un ton aigre.

— Je viens du Crédit Lyonnais.

— Le Crédit Lyonnais ferme à cinq heures et il est neuf heures.

— Le dîner est tout brûlé, ajouta la bonne.

— Mais qu'as-tu? interrogea tout à coup Mme Boly, tu as l'air tout chose.

Le moment critique était arrivé; il fallait avouer.

— J'ai perdu mon portefeuille, dit le bijoutier.

Mme Boly pâlit.

— J'ai bien compris? Tu as perdu les dix mille francs?

— Je ne sais pas comment cela s'est fait; j'avais placé les billets dans la poche de mon pardessus.

— Crétin! s'écria Mme Boly, perdre dix mille francs! tu veux nous mettre sur la paille! tu t'es peut-être trompé; regarde dans tes poches.

Le bijoutier enleva son pardessus, son habit; il fouilla partout.

— Idiot! s'écria Mme Boly, le prix de notre maison de campagne!

— Mais, chère amie, balbutia Boly.

— Il n'y a pas de chère amie; où irons-nous habiter à présent? Nous voilà sur le pavé.

— C'est un malheur, cela peut arriver à tout le monde.

— Si c'était moi qui avais perdu cette somme, remarqua la bonne, c'est pour le coup que monsieur m'aurait fait une scène!

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, petite pimbêche, dit Boly.

— Pimbêche?

— Sortez!

— Ah! oui, dit la bonne en sortant, si c'était moi, je ne serais pas bonne à pendre.

— Perdre son portefeuille! reprit Mme Boly; oh! les hommes, ils ne sont bons à rien. Est-ce que je perds jamais quelque chose, moi?

— Tu as perdu un parapluie il y a trois ans.

— La belle affaire! un parapluie de neuf francs quatre-vingt-quinze; je ne l'ai pas perdu.

— Au contraire.

— Je l'ai égaré. Que vas-tu faire? Tu reste là comme une borne.

— Je vais faire insérer une annonce dans les journaux, avec promesse de récompense honnête. Mon adresse est dans le portefeuille.

— Rapporter dix mille francs! s'écria Mme Boly, est-ce que tu es fou? Celui qui les tronvera ne sera pas assez bête.

— Comment, assez bête?

— Assez honnête que je veux dire, il les gardera.

— Il saura bien que cet argent ne lui appartient pas: celui qui conserve de l'argent trouvé commet un vol.

— Et après?

— Il s'empressera de les rendre.

— Compte là-dessus. Jamais nous ne les reverrons!

— Je donnerai cinq cents francs à celui qui les rapportera.

Toute la nuit, Mme Boly accabla son mari de reproches.

Le lendemain, le bijoutier courut faire insérer une note dans les journaux; quelques jours se passèrent sans qu'il reçut de nouvelles de son portefeuille; il commençait à désespérer, lorsque le commissaire de police de son quartier lui annonça qu'un ouvrier avait trouvé les dix mille francs et qu'il allait les lui rapporter dans la journée.

La joie succéda au désespoir.

— Le brave garçon! s'écria Mme Boly.

— Je le récompenserai généreusement, dit Boly; une pareille action mérite un bon pourboire.

— Vous lui donnerez cinq cents francs, dit la bonne; vous l'avez promis.

— Promis à qui? demanda Mme Boly.

— Monsieur le dit à qui veut l'entendre.

— Certainement, dit le bijoutier, je n'ai qu'une parole.

— Nous le verrons bien, dit la bonne; il va être content cet ouvrier de recevoir cinq cents francs.

— De quoi vous mêlez-vous? observa Mme Boly; allez voir à la cuisine si j'y suis.

— Je sais bien que vous n'y êtes pas.

— Allez.

— C'est bon, on y va, dit la bonne qui se retira en haussant les épaules.

— Oui, dit Boly, quand il fut seul avec sa femme, j'ai dit que je donnerais cinq cents francs, je les donnerai.

— Alors tu ne pensais pas que l'on te rapporterait ton portefeuille, dit Mme Boly; c'est une parole en l'air.

— Cela, c'est vrai.

— Cinq cents francs, c'est de trop; pourquoi pas lui donner mille francs pendant que tu y es.

— En effet, il n'y a pas de raison.

— Il faut raisonner, reprit Mme Boly; donner cinq cents francs à un ouvrier, cela n'a pas le sens commun; qu'est-ce que tu veux qu'il en fasse?

— Evidemment, cela ne lui profiterait pas.

— Non seulement cela ne lui profiterait pas, cela lui causerait du tort.

— Bah! tu crois?

— Sans doute, cela lui donnerait des idées au-dessus de sa condition.

— C'est juste, je n'avais pas pensé à cela; il ne voudrait plus travailler.

— Il perdrait le goût du travail, renchérit Mme Boly, et l'oisiveté est la mère de tous les vices; ce ne serait pas un service à lui rendre.

— Tu as raison; je lui donnerai trois cents francs.

— C'est encore trop. Que veux-tu qu'un ouvrier fasse de trois cents francs? Au lieu de les placer, il les dépensera en orgies; il se mettra à boire, il se rendra malade.

— Il deviendra alcoolique.

— Et c'est toi qui en sera cause; tu te le reprocheras toute ta vie.

— Tu m'ouvres les yeux; je lui donnerai cent francs. Un billet de cent francs, c'est gentil.

— Surtout pour un ouvrier.

— Cela vaut bien cela; il y en a tant qui aurait gardé le magot.

— Après tout il n'a fait que son devoir; tout honnête homme en aurait fait autant.

— Enfin, il l'a fait. Je lui donnerai cent francs.

— En réfléchissant bien, cet argent n'était pas à lui; il n'avait pas le droit de le garder.

— Il ne fait que restituer ce qui ne lui appartient pas. Cent francs, c'est peut-être exagéré.

— C'est une somme, dit Mme Boly; on ne gagne pas l'argent si facilement.

— Je lui remettrai cinquante francs, il sera encore bien content.

— Il devra s'estimer très heureux; on n'est pas obligé de lui donner quelque chose.

— Si je le récompense, c'est parce que je le veux bien.

— On donne ce que l'on veut; cinquante francs, c'est joli.

— Un ouvrier ne gagne pas cinquante francs dans sa journée.

— Cela équivaut à un salaire de quinze cents francs par mois, remarqua Mme Boly.

— Quinze cents francs par mois! c'est trop pour un ouvrier: on pourrait lui donner trente francs; tiens, je lui donnerai vingt francs.

— Il ne s'est pas donné grand mal.

— La peine de se baisser; je lui remettrai dix francs.

— C'est encore plus qu'il ne gagne dans une journée, reprit Mme Boly; donne-lui cent sous et il sera satisfait.

— C'est entendu; je lui glisserai dans la main une pièce de cent sous.

A ce moment, la bonne introduisit l'ouvrier.

— C'est vous, mon brave! s'écria Boly, entrez donc.

L'ouvrier entra timidement.

— Monsieur, madame; c'est bien ici monsieur Boly.

— Oui, c'est bien ici; c'est vous qui avez trouvé le portefeuille?

— Oui, monsieur, le voici.

Le bijoutier vérifia; les dix mille francs étaient au complet.

— C'est beau cela, dit Boly; vous avez fait votre devoir.

— Je me suis dit, reprit l'ouvrier, cet argent n'est pas à toi, tu dois le rendre.

— Il y a encore d'honnêtes gens, remarqua Mme Boly; vous allez prendre un verre de vin.

— Merci, madame, je ne bois jamais de vin, je n'en ai pas l'habitude, on est trop pauvre à la maison: j'ai une femme malade et sept enfants.

— Vous avez raison, dit Boly, ne buvez pas de vin, pas d'alcool. Tenez, mon brave, voilà pour vous, ajouta-t-il en mettant vingt sous dans la main du malheureux; il avait encore réfléchi.

— Mais, monsieur, balbutia l'ouvrier, j'ai une nombreuse famille.

— C'est pour cela, gardez-les: c'est pour vous.

— Si, si, c'est pour vous, appuya la femme du bijoutier.

Et les deux rentiers poussèrent doucement l'ouvrier dehors.

Eugène Fourrier.

La Chaux-de-Fonds.

La fête fédérale de gymnastique, qui s'ouvre aujourd'hui à la Chaux-de-Fonds, et se continuera dimanche et lundi, attirera des gymnastes de toute la Suisse et de nombreux curieux. A cette occasion, nous avons pensé que quelques détails historiques sur cette localité seraient lus avec intérêt. C'est dans cette intention que nous empruntons les lignes suivantes à une notice de M. L. Favrat, publiée lors du tir fédéral de la Chaux-de-Fonds, en 1863:

La Chaux-de-Fonds a pris naissance vers le milieu du XIVe siècle. Des colons venus du Locle et de La Sagne, s'établirent ça et là sur les flancs du vallon, défrichèrent les terres et y firent paître leurs troupeaux. Un des seigneurs de Valangin, de qui dépendait cette contrée, l'ayant souvent visitée à cause du nombreux gibier qu'on y rencontrait, ordonna, par testament, qu'une chapelle fut construite sur une éminence, près de la source du petit ruisseau de la Ronde, et qu'elle fut placée sous l'invocation de St-Hubert, patron des chasseurs. La chapelle fut élevée en 1518, et bientôt quelques maisons vinrent se grouper autour d'elle. Telle fut l'origine modeste de la cité horlogère.

En 1530, à l'époque de la Réformation, la population de ce petit groupe d'habitations ne s'élevait pas à 40 âmes. Ce chiffre s'accrut lentement et, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, la Chaux-de-Fonds ne fut qu'un pauvre petit village. Mais l'introduction de l'horlogerie ne devait pas tarder à donner à ce coin de terre une prospérité croissante.

Vers la fin du XVIIe siècle, un nommé Daniel Jean-Richard, de La Sagne, se chargea de raccommoder une montre que lui avait confiée un marchand de chevaux. Il n'avait aucune notion d'horlogerie, mais, doué d'une intelligence vive et active, il se mit à étudier attentivement le mécanisme de cette montre, et il réussit à la réparer. Bien plus, il conçut la pensée d'en fabriquer une lui-même, et, à force de patience et de persévérance, il atteignit son but. Peu à peu, il se perfectionna, forma des ouvriers, et l'horlogerie se répandit rapidement au Locle et à la Chaux-de-Fonds. Dans cette dernière localité, le premier horloger fut un nommé Jacob Brandt, élève de Jean-Richard.

A la fin du XVIIIe siècle, la Chaux-de-Fonds, qui ne comptait encore que 3,500 âmes au plus, et qui était déjà un village assez riche, fut